

Bleus d'Argile

Monique LAMYI ARANI



« Tu devrais partir Bastien, fermer quelque temps ton atelier. Tu ne peux vivre continuellement avec tes souvenirs. Si tu les laisses te détruire, personne ne pourra plus t'aider, même moi.... . Je t'en prie, écoute moi. »

Adossé à la cheminée, insensible aux éclats de chaleur qui rougissaient son visage, Bastien laissait la voix enrouée de son ami emplir l'espace de mots inutiles. Aucun d'eux n'avait de signification.

Il n'entendait que des sons répétés comme le staccato d'un violon mainte et mainte fois rejoué.

Saturé de conseils, il eut pendant un court instant la sensation d'être ce petit bateau en bouchon et papier qu'il s'amusait, gamin, à jeter dans les vagues tourmentées par un violent mistral.

Enfant solitaire, ce jeu le fascinait, et il éprouvait un étrange plaisir de voir la frêle embarcation s'éloigner de la plage, les voiles en chiffon léchées par l'écume bouillonnante, la minuscule coque ballottée sans fin dans une Méditerranée merveilleusement déchaînée.

Lorsqu'il ne pouvait plus le voir ni l'atteindre, il ressentait une drôle de sensation de liberté et se demandait vers quel pays inconnu la mer le déposerait.

« A bon port ! » lui affirmait son père.

Un petit mensonge qui l'enchantait. A 7 ans, tout n'est que vérité, espoir et illusions.
Aujourd'hui, une imprévisible tourmente avait

ravagé sa vie, le laissant amer et aussi fragile qu'une épave se brisant sur des rochers déchiquetés, traînant derrière elle des franges de vie.

Comment expliquer cette sensation de vide, qui, jour après jour, imprégnait chaque fibre de son corps et le laissait sans force, rongé par un mal être dont il connaissait le début mais n'osait prévoir la fin. Une angoisse qui le rendait indifférent à tout, sauf à cette insatiable douleur qu'il tentait, en vain, d'apprivoiser.

Comme une petite mort annoncée qu'il souhaitait du plus profond de son être même s'il savait qu'il ne pourrait provoquer lui même cette chute vers le néant. Chaque jour qui passait le rapprochait de cet asile providentiel où il viendrait s'échouer, libéré de cette souffrance insoutenable qui le brûlait jour et nuit, et qui lui permettrait surtout de chasser le kaléidoscope de ses souvenirs, sans compter les insidieuses questions dont les racines plongeaient dans le vertige des mensonges. Un tourbillon qui l'absorbait peu à peu.

Olivier avait raison de l'aider à secouer sa dangereuse torpeur mais son ami ne pouvait comprendre cette négation de soi, ce désir intense de s'enfoncer dans la nuit des temps, d'engloutir à jamais ses pensées. Bastien savait que son silence faisait peur mais il n'avait pas envie de répondre, encore moins de s'expliquer. La surprise, la colère, la peine qui pendant un temps l'avaient submergé se diluaient

maintenant dans une inertie dont il ne voulait plus sortir. Il n'avait mis personne au courant de sa cruelle découverte ni du doute que la disparition d'Emeline avait fait surgir, à savoir un amour bâti sur le mensonge. Doute qui détruisait sa vie aussi inexorablement qu'une impitoyable maladie.

Il préférait garder en secret cette déchirure et ne rien divulguer, enfermé dans des principes d'honneur d'un autre âge qui régissaient cependant sa vie.

Les marrons crépitaient dans les flammes et les peaux brunes se fissaient, laissant apparaître la chair tendre et duveteuse, recouverte par endroits d'une blessure cendrée. Le soleil d'hiver entraînait par larges bandes à travers les portes-fenêtres du salon, animant de minuscules perles de poussières, strates folles qui retombaient sur les tommettes rouges, et que Mousse, en chien bien dressé, essayait vainement d'attraper. Puis abandonnait avec un dernier grognement cette chasse infructueuse pour se recoucher mollement sur le tapis, indiquant par son attitude le profond dédain que lui inspiraient ces vulgaires « bêtes » volantes. Son maître devait avoir la tête ailleurs pour leur permettre d'entrer ainsi dans la maison et le narguer avec cette insolence.

-« Anne Lise m'a demandé ce matin si tu t'étais inscrit au marché des potiers d'Aubagne ?

Tu sais que tout le monde compte sur toi.

Tu devais présenter tes nouvelles créations. Je suis

libre actuellement, mes élèves de déco sont partis faire un stage de tournage et je peux t'aider.

Bastien, tu m'écoutes ?... »

-« Oui, j'ai entendu mais je n'irai pas. D'ailleurs, je n'ai pas fini le travail. A quoi bon !...

Tu me disais tout à l'heure de partir et maintenant tu veux que je reprenne le chemin de l'atelier...

Je ne suis plus capable de faire quoi que ce soit en ce moment et encore moins la poterie. Mais je me sens bien, ne t'inquiète pas pour moi. Hier, je suis monté au village »

Encore des mensonges, toujours des mensonges. Pourquoi ne pas avouer tout simplement que la fille qu'il aimait s'était enfuie avec ses rêves.

Elle avait aussi emporté avec elle les précieux croquis remplis de formes et de dessins uniques qu'il avait créés dans la fièvre d'un métier qui le passionnait. Des années de recherche, de travail, d'espoir qu'il avait commencé à concrétiser dans son atelier, modelant, sculptant une terre généreuse qui, après la cuisson, se transformait peu à peu en une céramique d'art dont les formes rivalisaient ensuite avec la fraîcheur des décors peints à la main .

Une palette de techniques et de décors nouveaux surgis de ses ébauches d'argile.

Emeline l'encourageait, admirant son travail d'artiste, l'aidant quelquefois à finir un dessin, démontrant une originalité et une créativité qui ne

demandaient qu'à se développer.

Emeline... Fille venue des pays du froid.

Il se souviendrait toujours de son apparition derrière la vitre de son atelier l'automne dernier. De suite, il avait été conquis, amusé par le regard espiègle, le sourire ensorceleur et son allure fragile qui alliait la grâce d'une femme du monde à la souplesse d'une sauvagesse. Lorsqu'elle lui avait demandé de lui apprendre la poterie il n'avait pu refuser, paralysé par deux yeux pétillants dardés sur lui.

Qui suppliaient ... en riant !

Très vite ils devinrent inséparables et les jours filaient comme les étoiles du bonheur Jusqu'au jour où Bastien comprit que sa compagne se perdait dans la mer tourmentée des paradis artificiels. Aux mensonges d'Emeline essayant de dissimuler maladroitement son étroite dépendance à la drogue, il ne pouvait et ne voulait répondre, mais il avait compris, en découvrant ses bras massacrés, que le poison des seringues faisait depuis longtemps son œuvre de destruction, sournoisement mais irrémédiablement.

Comme les courants entraînent impitoyablement à sa perte le nageur trop faible pour leur résister.

Une peur diffuse s'installa alors entre eux, menaçant l'équilibre de leur jeune amour.

Par pudeur peut-être mais surtout parce qu'Emeline s'y refusait et s'emmurait dans ses illusions, ils n'évoquaient jamais ouvertement ce problème mais Bastien était conscient du danger et lorsqu'il voyait Emeline s'éloigner de lui, perdue dans un monde où il n'avait pas accès et dont surtout il ne possédait pas la clef, il savait que la drogue triomphait une nouvelle fois.

Il surveillait alors attentivement Emeline, essayant de la protéger d'elle-même, l'entourant, lui donnant cette confiance qu'inconsciemment elle recherchait. Une lutte âpre, épuisante, sans cesse renouvelée, qui le laissait souvent meurtri et découragé. Un huit clos qui les obligeait à se mentir à eux-mêmes, sans oublier leurs amis qui ne voyaient pourtant dans leur maison des vignes qu'un havre de paix. Un secret bien gardé qui curieusement ressoudait leur amour et motivait ce long combat que Bastien s'était juré de gagner, encouragé par les rapides progrès qu'Emeline déployait dans le difficile travail de la terre. Et c'est avec une joie non dissimulée qu'il la voyait oublier pour un temps ses démons. Une accalmie dans une mer démontée.

Perdu dans ses pensées et trop accablé pour poursuivre une discussion qui ne menait à rien, c'est avec soulagement que Bastien raccompagna son ami à la porte du jardin, précédé par un Mousse

qui, heureux de cette aubaine, fila vers le tronc noueux d'un vieil olivier, aboyant pour le principe après Tigre et les deux Rouquins, trio de chats aussi inséparables qu'arrogants.

Bastien resta là longtemps, les yeux fixés vers La Cadière dont il apercevait au loin le clocher de l'église dominant les remparts percés de fenêtres aux vitraux vieillis par le temps, et devinait les maisons accrochées au flanc de la colline, volets verts ou bleus claquant contre les murs gris, la longue place centrale d'où partaient des ruelles brodées d'histoire avec ses porches encadrés de portes massives, et ses voûtes au charme désuet. Porte de Saint Jean dont les marches pierreuses conduisaient aux rues de l'horloge et du greffe où il se promenait avec Emeline, main dans la main, comme deux personnages de l'époque médiévale, lui le preux chevalier, elle la gente dame. La Cadière et sa simplicité émouvante que jalousait peut-être son voisin d'en face, le Castellet, tapi comme un lion endormi au soleil du midi. Collines, pinèdes, vignes et oliviers chantaient alentour la Provence et sa lumière si particulière. Et c'est cela que Bastien aimait. Cette authenticité que les nouvelles constructions n'avaient pas réussi à détruire. Comme il aimait dessiner ces paysages tout en teinte de verts, de sienne ou d'ocre pour les reproduire sur les poteries créées de ses mains agiles et nerveuses. La terre vivait, se tordait, frissonnait, se domptait sous ses doigts de sculpteur avant de prendre sur le tour et dans le four sa forme

définitive. En enfermant les secrets du potier. Les critiques et amateurs de belles céramiques ne s'étaient pas trompés, reconnaissant en Bastien un artiste des plus talentueux. Ils venaient de loin admirer et acheter ses oeuvres d'art. Mais pour Bastien, seul comptait le plaisir de travailler une terre qui ne lui avait jamais menti.

Lentement, Bastien s'arracha à sa contemplation et prit le chemin de son atelier, cabanon de pierres sèches, phare au milieu des vignes, dont l'unique fenêtre encadrait le bleu d'une mer irisée de milliers de gouttelettes diamantées.

Et soudain, il l'aperçut devant lui, appuyée contre le mur, le sourire hésitant, les longs cheveux blonds, algues emmêlées, plaqués sur son visage où se lisait une curieuse mélancolie.

-« Pardon... ».

Et ces mots libéraient en Bastien les mois de souffrance, d'attente, de questions inutiles, les mensonges torturants.

Plus tard viendraient les explications d'Emeline, les ravages d'un « manque » qui avait précipité sa fuite ainsi que son geste imprévisible de prendre les précieux dessins « pour les vendre et acheter son petit paradis », la honte de son geste. Et sa dernière piqure dans un squat de Toulon où elle avait failli mourir, seule parmi d'autres paumés qui avaient néanmoins réussi à l'emmener,

inconsciente, à la porte d'un dispensaire. Enfin, sa cure de désintoxication, un enfer qu'elle voulait gommer de sa mémoire. Un sacrifice accepté pour Bastien. Pour renaître. Pour absoudre ses mensonges.

Qu'importait à Bastien, elle était là, et il sentait de nouveau le sang circuler dans son corps, charriant des vagues d'espoir.

Sur la Méditerranée lissée par un léger vent d'est, un petit bateau de bouchon et papier était enfin arrivé à bon port.